

SITES

N° 237 - Avril 2014 - CAHIER N°2

ARCHI

A man, Patrick Blanc, is standing amidst a dense, vibrant green wall of large, heart-shaped leaves. He is wearing a light-colored, short-sleeved shirt with a floral pattern. He is looking off to the side with a slight smile. The background is a thick, textured wall of foliage, creating a sense of being deep within a jungle or conservatory.

PATRICK BLANC LA REVANCHE DE LA NATURE

SPAR : DESIGN AU SUPERMARCHÉ
CAMPER JOUE (ENCORE) LES STARS

4 - PATRICK BLANC HABILLE LA VILLE EN VERT

Rencontre avec l'inventeur des murs végétaux qui, depuis une quinzaine d'années, embellissent la ville.

16 - EAST WAY OF LIFE

L'agence japonaise Moment livre une troisième et séduisante boutique pour l'enseigne de mode Estnation.

22 - BEAU MINÉRAL

L'architecte minimaliste Claudio Silvestrin revient au retail en dessinant un bel espace monacal pour la griffe italo-chinoise Giada, à Milan.

27 - COMME À LA MAISON

La styliste Isabel Marant a confié à l'architecte Franklin Azzi la réalisation de ses premières boutiques de Londres et Los Angeles.

32 - EN GRANDE POMPE

Zaha Hadid livre un vaisseau spatial au chausseur de luxe Stuart Weitzman.

36 - NENDO AUX PIEDS DE CAMPER

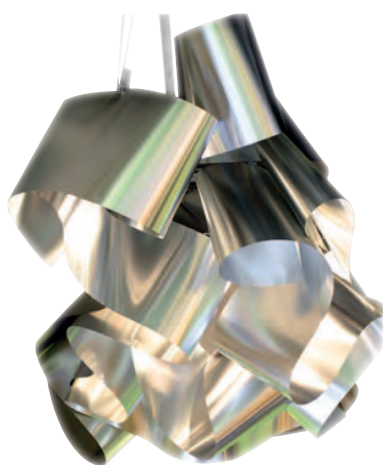
Avec l'agence de design Nendo, le chausseur espagnol a trouvé plus d'une chaussure à son pied.

42 - LA FERME EN LUMIÈRE

Dream Dairy Farm, une boutique de produits fermiers, au Japon, sublimée par l'architecte Moriyouki Ochiai.

46 - SUPER SUPERMARCHÉ

A Budapest, un supermarché Spar se pare d'un élégant décor boisé, chaleureux et entraînant.



Boutique Dream Dairy Farm, par Moriyouki Ochiai Architects (détail).

L'ÉCRAN ET LA FEUILLE

La modernité est parfois une calamité. Une pieuvre accaparant le quotidien des sociétés qui, recherchant un avenir meilleur, adoptent facilement tout et n'importe quoi sans prendre en compte la finalité de l'histoire. Il en va notamment de la sorte pour le numérique. Ce fantôme a envahi notre existence personnelle, sociale et professionnelle. A tel point que, notre smartphone rangé dans notre poche, notre tablette soigneusement placée dans notre sacoche et nos ordinateurs confortablement installés, l'un au bureau, l'autre dans la chambre à coucher, on n'a jamais fini d'être connecté.

Nos trajets, du reste, sont encore semés de pixels : le métro, le train, les avions, les ascenseurs, souvent. Ah, j'oubliais : il y a aussi les Tom Tom dans les voitures et puis les portiques d'autoroutes ! Et il se trouve encore des fous pour vouloir en mettre dans les magasins ! Là, c'est tout de même un peu fort ! On aura beau dire que le marchand peut ainsi proposer un stock multiplié par dix, qu'il peut capter une commande qui, sinon, échouerait ailleurs : le fait est qu'après cette overdose de moniteurs, celui-ci est un de trop !

Il faut effectivement savoir : ou bien la boutique est une expérience unique, et il lui faut conserver sa personnalité sans la perturber par une Toile mondiale ; ou bien elle n'est que le terminal triste de cette même Toile associant le meilleur et le pire, et alors elle n'a plus d'existence propre – et l'on est aussi bien à faire ses courses chez soi. N'existe-t-il donc pas d'autres voies que celles des prises électriques, des fils qui courent dans nos jambes et des processeurs qui vous dictent ce qu'il faut faire ?

Bon sang, mais c'est bien sûr : le naturel, le vrai, le vert dont nous avons tant besoin, le seul dont le surdosage ne fait aucun mal, mais au contraire beaucoup de bien ! Patrick Blanc n'est pas que l'inventeur du mur végétal. Il est bien plus que cela : le (re)découvreur de nos aspirations profondes ; le médecin de nos âmes malades du bombardement électronique et du stress qu'il déclenche. Car ses feuilles sont beaucoup plus fortes que les écrans : elles, elles s'autorégèrent. Elles sont la Vie ! AB

SITES COMMERCIAUX N° 237 - AVRIL 2014, cahier n° 2, mensuel, 9,50 € le numéro. Commission paritaire n° 1011 T 88462. Edité par la s.a. **des Editions du Sites** au capital de 38 112 euros, 70, bd de Magenta, 75010 Paris. Principaux associés : Les Editions de L'Enseigne, Alain Boutigny, Alain Jammet, Daniel Msika. **Directeur de la rédaction et rédacteur en chef** : Alain Boutigny. **Rédacteur** : Philippe Hervieu. **Publicité** : France Bodiou. **Photos** : Frank Barylko. **Rédacteur-graphiste** : Marion Rulié. **Imprimerie** : Imprimerie de Champagne. **Directeur de la publication** : Alain Boutigny.

● En couverture : Patrick Blanc, photographié par Pascal Hénis.

CAHIER N° 2

CRÉDITS PHOTOS : Patrick Blanc : Patrick Blanc sauf p. 4 (Pascal Hénis), p. 7 (Pershing Hall), p. 9 bas à droite (Weleda) ; **Estnation** : Nacasa & Partners ; **Giada** : courtesy of Giada ; **Isabel Marant** : Franklin Azzi Architecture ; **Stuart Weitzman** : courtesy of Zaha Hadid ; **Camper** : Jesse Goff, Daici Ano (New York), Nendo (Madrid) ; **Dream Dairy Farm** : Atsushi Ishida / Nacasa & Partners ; **Spar** : Zsolt Batár.

PATRICK BLANC

HABILLE LA VILLE EN VERT

Botaniste, spécialiste des plantes de sous-bois tropicaux, chercheur au Cnrs, professeur à l'université de Jussieu, **Patrick Blanc** a révolutionné les paysages urbains en mettant au point le principe du mur végétal. Dialogue avec le jardinier du monde vertical.

Sites Archi : Vous dites avoir eu l'idée des murs végétaux vers l'âge de 12-13 ans. Combien de temps vous a-t-il fallu pour concrétiser votre rêve d'enfant ?

Patrick Blanc : Il a fallu une bonne dizaine d'années pour que je trouve le bon substrat. Le procédé était au point vers 1972-1975. Mais je n'ai déposé le brevet que beaucoup plus tard, en 1988. Auparavant, je ne pensais pas en faire une activité. En 1972, je faisais des études de biologie, puis j'ai passé un doctorat. À l'époque, je voulais juste essayer d'introduire des plantes dans des espaces réduits grâce à une nouvelle façon de les cultiver. En ville,





«Soudain, mon idée s’est mise à intéresser les architectes. Mes murs végétaux n’ont plus seulement été perçus comme une intention décorative mais comme une intervention architecturale sur la ville. »

l’espace horizontal est limité alors que l’espace vertical est beaucoup moins utilisé. C’est en 1978, quand «Vsd» a fait une page entière sur mon projet, que ça a commencé à intéresser progressivement la presse. Et c’est dix ans plus tard que j’ai breveté le principe, quand j’ai constaté que l’intérêt pour mon idée pouvait se traduire par des réalisations, avec cette fois un enjeu financier.

Sites Archi : Il a fallu encore quelques années de plus pour voir les premiers murs intégrer l’architecture contemporaine, avec la Fondation Cartier, puis l’hôtel Pershing Hall...

Patrick Blanc : Jusqu’en 1994, j’étais surtout connu pour mes recherches botaniques, les introductions d’espèces nouvelles, dans le cadre de mon laboratoire à Jussieu. Il y a eu beaucoup d’articles et de télé sur ce travail, mais pas du tout pour les murs végétaux. La réalisation qui a rendu le mur végétal célèbre fut celle réalisée en 1994 pour le festival des jardins de Chaumont-sur-Loire. Puis, en 1998, il y eut la Fondation Cartier. En

1999, Albi et le Blanc-Mesnil. Mais, dans ces premières réalisations, c’était la dimension art contemporain de mon travail qui intéressait les commanditaires. J’étais invité en tant qu’artiste. C’est seulement en 2001, lorsque Andrée Putman m’a demandé de réaliser un mur de 30 m de haut pour la cour intérieure de l’hôtel Pershing Hall, que la façon de percevoir les murs végétaux a changé. Soudain, mon idée s’est mise à intéresser les architectes. A partir de là, mes murs végétaux n’ont plus seulement été perçus comme une intention décorative mais comme une intervention architecturale sur la ville.

Sites Archi : Un mur végétal de 30 m, c’était un pari risqué !

Patrick Blanc : Avec le mur du Pershing Hall, c’est un basculement d’échelle en effet. Les clients d’Andrée Putman étaient les premiers au monde à se lancer dans une aventure de cette dimension. Même s’ils avaient été rassurés par le mur du forum culturel du Blanc-Mesnil, qui faisait 8 ou 9 m de haut, ils prenaient quand même un risque. Mon système sortait pour la première fois des expos d’art contemporain pour investir un lieu commercial, qui doit rapporter des sous. Il ne fallait pas que les clients de l’hôtel reçoivent de l’eau sur la tête ou retrouvent des feuilles mortes dans leur assiette...

▲ **Façade du musée du quai Branly, à Paris, en mai 2006. Première collaboration avec l’architecte Jean Nouvel. Sans doute la plus célèbre réalisation de Patrick Blanc, en France.**

Sites Archi : Comment partagez-vous votre temps entre vos travaux de chercheur et votre activité commerciale ?

Patrick Blanc : Comme j'ai la chance d'avoir des projets dans le monde entier, j'en profite pour visiter les forêts de la région, en Tasmanie, en Malaisie, dans le sud du Brésil, en Chine... Je mets aussi à profit les nombreuses conférences que je réalise pour découvrir ces milieux. En gros, quand je pars 15 jours, je consacre 3 jours aux murs végétaux et douze pour observer la végétation.

Sites Archi : Comment vivez-vous ce grand écart entre les forêts les plus reculées et les centres urbains les plus artificiels ?

Patrick Blanc : Je ne vis pas cela comme un grand écart. Dans le cadre du projet de Sydney que je réalise avec Jean Nouvel – deux tours avec des murs végétaux de 150 m de haut sur les façades –, j'ai utilisé 250 espèces originaires du sud-est de l'Australie. Des plantes qui poussent sur les falaises à deux heures de route de Sydney et que j'installe maintenant sur les façades des murs de la ville. Il y a une continuité. Tout se mélange.

Sites Archi : Donc, face à vos murs, vous retrouvez des sensations que vous ressentez dans les sous-bois ?

Patrick Blanc : Totalement. Il n'y a même que ça qui m'intéresse. Retrouver une ambiance ressentie devant une cascade quelque part dans une forêt...

✓ Jardin vertical intérieur dans les bureaux du musée du quai Branly.





▲ Mur de l'hôtel Pershing Hall, à Paris, réalisé en 2001, en collaboration avec Andrée Putman. Avec ce projet d'envergure (30 m de haut, six étages, dont on devine la suite au-delà de la verrière), les murs végétaux sortaient pour la première fois des expos d'art contemporain pour investir un lieu commercial.

Sites Archi : Le principe du mur végétal a fait des émules. Quel est l'avantage de votre système par rapport à celui de vos concurrents ?

Patrick Blanc : Forcément, une fois que l'on s'aperçoit que ça marche, tout le monde se jette sur l'idée. Je n'appellerais pas ça des concurrents mais des copieurs. Des copieurs qui copient plus ou moins bien, avec des méthodes variées. Et c'est une bonne chose, car je ne vais pas couvrir personnellement tous les murs de la planète ! Certains font des choses pas laides du tout, ce sont essentiellement ceux qui copient le plus ce que je fais. Mais le gros problème, généralement, de tous ces copieurs, c'est qu'ils ne sont pas botanistes. Je suis le concepteur de mes murs, je les dessine, je choisis les plantes, mais, pour la réalisation, je fais appel à des entreprises locales. Les copieurs, eux, ne connaissent rien aux plantes. Ils sont donc obligés de vendre des produits clé en main. Ils sont responsables de tout : de la structure, des plantes, du maintien dans la durée...

Du coup, ils ne prennent pas de risques : ils font des murs avec 3 à 10 espèces seulement. Moi, je fais des murs avec 100 à 400 espèces. Sur les tours de Sydney, il y aura 250 espèces locales et 150 exotiques.

Sites Archi : Quel est l'avantage d'avoir autant de variétés d'espèces sur un mur ?

Patrick Blanc : D'abord, d'un point de vue esthétique. Ensuite, plus vous avez d'espèces, moins vous avez de risques par rapport aux maladies. Quand une maladie s'intéresse à une plante, elle s'intéresse à toute l'espèce présente sur le mur. Et puis, plus il y a d'espèces, plus il y a de chances que n'importe quel élément minéral soit consommé par une espèce, on évite ainsi les accumulations d'éléments non absorbés. Enfin, s'il y a un problème d'alimentation en eau, ou s'il y a un coup de froid extrême, toutes les espèces ne vont pas subir le phénomène, certaines résisteront mieux que d'autres. Bref, il n'y a que des avantages. Plus il y a d'espèces sur le mur, plus vous avez une garantie esthétique d'une part et de durabilité du mur d'autre part.

Sites Archi : Cela suppose une connaissance parfaite de la biologie de toutes ces plantes.

Patrick Blanc : Voilà pourquoi je me sens différent des copieurs...



⬆ **Boutique Marithé + François Girbaud**, à Osaka, en 2004. La griffe française fut une des premières à introduire les murs végétaux dans les magasins.



⬆ **Marithé + François Girbaud**, à New York, en 2003. Des boutiques conçues par Kristian Gavaille.

Sites Archi : Quelle est la durée de vie moyenne d'un mur végétal ?

Patrick Blanc : Il n'y a pas de limite. J'ai un mur, chez moi, qui remonte à 1982. Pour le public, les plus anciens ont une trentaine d'années et je n'ai jamais rencontré de murs, parmi ceux que j'ai réalisés, qui connaissent un problème de durabilité. Aucun n'a disparu.

Sites Archi : Donc, un mur végétal, cela ne peut pas être un caprice. Celui qui commande ce genre d'installation s'engage pour des années !

Patrick Blanc : Ce n'est pas du papier peint que l'on pose et que l'on enlève à volonté.

Sites Archi : Comment s'entretient un mur végétal ?

Patrick Blanc : Quand je réalise un mur, je pense d'abord à l'accès pour l'entretien. Il faut que toutes les parties soient accessibles. Pour les murs de Sydney, de 150 m de haut, cela se fera à partir de nacelles descendantes, comme dans tous les gratte-ciels. Quand le mur monte jusqu'à une trentaine de mètres, comme le Quai Branly,

➤ **Centre commercial Alpha Park 2**, aux Clayes-sous-Bois, inauguré en 2012. Un des plus grands murs végétaux du monde : plus de 1500 m² de surface (250 m de long par 8 m de haut). 46 500 plantes, de 285 espèces différentes.

➤ **Mur végétal à l'entrée des Quatre Temps, à la Défense, réalisé en 2008.**

et s'il y a un accès possible sur la voie extérieure, on utilisera une nacelle montée sur un camion. Dans un cas comme le Pershing Hall, avec un mur sur cour intérieure, l'entretien se fait par descente en rappel comme des élagueurs. Pour un mur de 8 à 10 m, des petits échafaudages suffisent. Un mur extérieur demande moins d'entretien qu'un mur d'intérieur, car on tolère beaucoup moins, à l'intérieur, de voir quelques feuilles jaunes. En moyenne, pour un mur d'intérieur, il y a un passage tous les deux mois. Pour un mur extérieur, c'est deux ou trois entretiens par an. L'entretien, en général, est rapide : pour un mur de 8 m de haut sur 10 m de long, deux personnes font le travail dans la journée. Avec, en moyenne, 5 % de plantes à changer par an.

Sites Archi : Ces murs, dit-on, sont parés de multiples avantages : isolants thermiques, isolants phoniques, dépolluants... Ces vertus ont-elles été réellement mesurées ?

Patrick Blanc : Ces avantages qui relèvent, pour le moment, de l'observation empirique, reposent sur assez peu de mesures réelles. Pour les toitures végétales, on le sait mieux car elles existent depuis bien longtemps chez les Lapons et d'autres peuples. Les toitures végétales ont eu le temps d'être mieux étudiées que les murs végétaux. Mais le pouvoir isolant est évident.

Sites Archi : L'air est-il plus sain lorsqu'il y a un mur végétal dans la pièce ?

Patrick Blanc : Evidemment ! Non seulement en raison de la production d'oxygène et de l'absorption du gaz carbonique, mais aussi parce que les plantes nettoient l'air ambiant des grosses molécules en suspension qui s'échappent des peintures, des moquettes, des colles, des traitements du bois, ce qu'on appelle les composés organiques volatils... Il a été démontré que les micro-organismes, bactéries et champignons qui sont au



contact des racines de la plante, sont capables d'attraper ces grosses molécules assez complexes et de les casser en molécules beaucoup plus petites qui sont ensuite absorbées par les plantes. Or, justement, mes murs végétaux, tels que je les conçois, avec le feutre directement en contact avec l'air, sur lequel se développent les racines des plantes, améliorent la capacité antipollution des plantes.

Sites Archi : Vos murs végétaux consomment-ils beaucoup d'eau ?

Patrick Blanc : Dans un mur végétal, l'eau utilisée n'est que l'eau utile. Dans un jardin horizontal classique, une partie seulement de l'eau d'arrosage est utile à la plante, une autre partie s'évapore, une autre partie ruisselle en surface et, enfin, une énorme partie est perdue par percolation à l'intérieur du sol pour rejoindre les nappes phréatiques. Sur le mur végétal, comme elle descend verticalement, l'eau est absorbée par les plantes à

✓ **Boutique Weleda, cosmétiques bios, à Paris, inaugurée en 2006, avec l'architecte Maryam Ashford Brown.**



- ✓ A Sainte-Geneviève-des-Bois, centre commercial la Croix-Blanche (2009 et 2013), développé par la Compagnie de Phalsbourg.



chaque niveau du mur et humidifie le feutre pour assurer le développement des micro-organismes. S'il y a un excès d'eau, il est récupéré en bas et réinjecté dans le système. Il n'y a donc aucune perte. Pour un mur d'intérieur, la consommation est très faible, de l'ordre de 1 litre par m² et par jour. A l'extérieur, la consommation dépend de la température et surtout du vent, et peut s'élever à 5 l par mètre carré et par jour.

Sites Archi : Et les éléments nutritifs ?

Patrick Blanc : Cela dépend de la qualité de l'eau, de sa richesse en sels minéraux. En gros, c'est entre 0,2 et 0,3 g par litre, soit le dixième que l'on utilise habituellement en horticulture où cela monte parfois jusqu'à 5 g par litre.



- ^ Salons de la compagnie Qantas, à Sydney, avec le designer australien Marc Newson. Mur panoramique réalisé en 2007.

Sites Archi : Il y a-t-il un risque que cette eau atteigne et dégrade le mur porteur ?

Patrick Blanc : Le mur porteur, dans mon système, est totalement dissocié. Le mur végétal est posé sur un cadre métallique de 4 à 5 cm d'épaisseur, avec un coussin d'air entre le mur et le cadre, que l'on peut aussi remplir d'un matériau isolant. Une couche étanche d'1 cm d'épaisseur est ensuite appliquée à l'intérieur de ce cadre métallique. C'est sur ce support qu'est alors agrafé le feutre sur lequel vont se développer les racines des plantes. C'est donc un système totalement étanche. Les racines ne peuvent pas non plus traverser ce cadre. Et même si elles pouvaient, elles n'auraient aucun intérêt à le faire puisque toute l'humidité dont elles ont besoin est à l'intérieur du cadre, pas derrière le cadre.

Sites Archi : Quel est le coût moyen au m² d'une installation ?

Patrick Blanc : Ils sont variables suivant la complexité et la dimension du projet. Pour le centre commercial Alpha Park, une énorme surface mais assez simple à faire – un mur de 1 500 m², 250 m de long par 8 m de haut –, on est descendu à 320 ou 350 € du mètre carré. Pour un mur moyen de 10 m sur 10 m, on est plutôt autour de 500 ou 600 €. Quant à l'entretien, cela va de 15 et 50 € par mètre carré et par an.

- < Façade du BHV homme, à Paris, réalisée en 2007.



✓ Hotel Sofitel, sur l'île artificielle de Palm Jumeirah, à Dubaï. Mur à double face réalisé en 2013.

✓ Centre commercial Siam Paragon, à Bangkok, en 2005. Architectes d'intérieur : Jacqueline et Henri Boiffils.

✓ Singapour, mur géant pour la société immobilière CapitaLand, en mars 2011.





✓ Life Marina, complexe résidentiel de luxe, à Ibiza, en collaboration avec Jean Nouvel. Une cascade de couleurs, achevée en 2012.





Sites Archi : Etes-vous organisé en société ou tout le travail est-il délégué à des entreprises ?

Patrick Blanc : Je travaille seul, en nom propre, en tant que concepteur, comme certains architectes isolés, ou un peu comme un artiste. Je choisis les espèces et je fais les dessins. Ensuite, ce sont des entreprises locales qui

construisent, selon mes conseils. Il y en a généralement deux : une qui construit la structure et une qui installe les plantes et assure la maintenance. Enfin, il y a quelques personnes qui travaillent autour de moi, pour l'administration et pour la supervision technique des équipes locales, mais ces personnes sont payées par le client.

▲ Café Trussardi, à Milan, réalisé en 2008, photographié en décembre 2009.

7 Sommet du mur de l'hôtel Pershing Hall, après quelques années de développement végétal contrôlé.

➤ Restaurant Pacha, à Londres, réalisé en 2009.







◀ Détail escalier du studio du designer Patrick Veillet, réalisé en 2009.

Sites Archi : Il y a-t-il un projet dont vous être plus particulièrement fier ?

Patrick Blanc : Ce qui m'intéresse, ce sont les challenges. En ce moment, je mène les quatre projets les plus ambitieux et complexes que j'aie jamais eu à réaliser. A Miami, je termine, avec Herzog&de Meuron, un musée d'art contemporain où j'habille de plantes soixante-dix colonnes suspendues à l'extérieur du bâtiment. Récupération de l'eau, résistance aux ouragans, capacité des plantes à supporter l'eau de mer... Cela fait pas mal de contraintes inhabituelles. Il y a le projet de Sydney avec Jean Nouvel : les plus hauts murs végétaux du monde, 150 m. Toujours avec Jean Nouvel, j'ai un projet amusant à Kuala Lumpur avec des lianes qui grimpent sur des façades d'immeubles jusqu'à 80 ou 100 m de haut. J'ai choisi pour cela cent espèces de lianes différentes. Enfin, j'ai un gros chantier à Riyad, pour un centre de conférence. Là, il faut gérer des températures de 50° à 55°C.

Sites Archi : Votre jardin personnel, à Paris, n'est-il pas le plus beau de tous à vos yeux ?

Patrick Blanc : Lui, c'est différent. Chaque plante a son histoire, je les ai rapportées de mes voyages. Il y a environ deux cent cinquante espèces à la maison et un seul individu par espèce. C'est très différent des murs que je réalise à l'extérieur.

Propos recueillis par Philippe Hervieu

◀ **Parking Q-Park, à Lyon Perrache, niveau haut, avec l'architecte Dominique Bourreau, en 2010.**

◀ **Parking des Ternes, pour Eiffage, avec l'architecte Edouard François, en 2005.**